



PRÉFACE ● FRANÇOIS HAPPE

C'est à un voyage au pays de l'horreur que nous convie Harold Jaffe dans ces quinze récits saisissants et dérangeants – tant par les histoires racontées que par l'écriture mise en œuvre pour les dire – et dont le lecteur ne peut sortir indemne. Des parcours monstrueux de ces tueurs en série les plus connus, de Charles Manson et sa « famille » à Jeffrey Dahmer « le cannibale », en passant par John Wayne Gacy, aussi appelé « le clown », Ted Bundy, auteur d'une quarantaine de meurtres et, bien entendu, le fameux Son of Sam qui a terrorisé New York à la fin des années 70, Jaffe ne nous épargne rien. Et les gorges tranchées, les têtes coupées, les cadavres démembrés, le cannibalisme, la nécrophilie, les perversions sexuelles constituent un paysage de cauchemar qui n'est en fait rien d'autre qu'un miroir que l'auteur tend à l'Amérique contemporaine. Car il ne faut pas s'y tromper, loin de toute complaisance malsaine, l'œuvre de Harold Jaffe se veut littérature de combat. Il s'agit en effet pour lui d'utiliser la culture dominante comme une arme qu'il retourne contre elle-même. Les conventions de la pornographie, de la presse à scandale, des sites sur Internet qui gagnent en « vérité » ce que les sources traditionnelles d'information perdent en crédibilité, les émissions de « télé-réalité », avec leurs reconstitutions pseudo-réalistes, sont ici reprises et détournées par l'auteur pour dénoncer la fascination vis-à-vis de la violence aux États-Unis.

Les tueurs en série font partie de cette culture populaire où la violence constitue le spectacle collectif par excellence et, comme toute drogue, engendre un phénomène d'accoutumance qui tend à

banaliser l'horreur. La violence extrême est un produit qui se vend bien et qui a son propre marketing – des chaînes de télévision thématiques y sont même consacrées – et l'on songe évidemment à tous ces films à gros budgets qui se sont engouffrés dans la brèche commerciale ouverte par *Le Silence des agneaux*. Harold Jaffe, en nous jetant cette horreur au visage, nous force à nous interroger sur la logique culturelle qui assure ce marketing et fait du tueur sanguinaire et pervers une véritable célébrité. Pour Jaffe cela ne fait aucun doute, le *serial killer* est une icône culturelle au même titre que n'importe quelle star de cinéma ou de la chanson.

Avant l'envahissement de la technologie et la propagation du culte de l'image, il était au moins possible d'évoquer une distinction nominale entre le réel et le virtuel. L'avènement de la cyberculture a sérieusement entamé la barrière ontologique entre l'être et l'apparence, entre le réel et l'image, entre le vrai et le faux. Prenant en compte ce flou généralisé, Jaffe, plutôt que nous promettre une « réalité » dont la connaissance ultime est toujours plus illusoire, nous propose quinze « docufictions » – terme dont il revendique la paternité aux États-Unis, tout au moins en tant qu'appellation désignant sa prose écrite –, pendants ironiques des *docudramas* de la télévision américaine. Le mot dit bien le côté hybride des textes en question, mêlant documentaire et fiction, mais il faut d'emblée souligner que cette hybridité caractérise autant la forme que le contenu. Les récits prennent ainsi des allures d'émissions de télévision, d'échanges sur un site Internet de « chat », de collages de discours divers, de fragments autobiographiques. Ils empruntent aussi à la réalité connue une partie de leur matériau : la lettre que Son of Sam envoie aux inspecteurs chargés de l'arrêter, par exemple, n'est autre que la reproduction presque mot pour mot de la lettre effectivement envoyée par le tueur à la police de New York. Et puis, bien sûr, tous les personnages centraux de ces docufictions sont des personnes « existant ou ayant existé » et dont les sinistres activités ici rapportées sous une

forme plus ou moins condensée sont le reflet fidèle de ce qui s'est effectivement passé. Ceci ne signifie pas, cependant, que ces récits ne sont que des constructions où l'auteur se contenterait d'assembler des fragments de documents. Le matériau brut, tiré de la réalité, est soumis à un travail d'écriture et de fictionnalisation. Il s'agit, pour Jaffe, d'imiter la culture dominante pour mieux la déconstruire par la caricature, le pastiche, l'exagération, le recours à « l'hyper-réalité ».

15 Serial Killers est donc d'abord une œuvre littéraire. En témoigne le travail de poétisation, au sens large, d'une écriture en prose. En lieu et place d'un récit fluide et transparent, Jaffe met en place des modes de narration qui font obstacle à cette transparence, et dont les voix narratives présentent souvent de sérieuses fêlures ironiques. Certains textes se présentent sous la forme de dialogue entre deux interlocuteurs anonymes, et c'est à travers leurs échanges que le lecteur est capable de reconstruire l'histoire. Ou bien, comme dans « Ted le séducteur », par exemple, c'est le tueur en série lui-même qui prend la parole – d'outre-tombe, puisqu'il commence par faire référence à son cadavre après son exécution – pour raconter son histoire. Par ailleurs, la fragmentation donne un rythme à l'écriture qui se fait métaphore du caractère obsessionnel des narrateurs. Les phrases, en effet, ne sont presque jamais rassemblées en paragraphes, mais se succèdent de façon très linéaire, comme des vers libres. Ces brisures paratactiques caractérisent des histoires hachées qui finissent parfois là où le lecteur s'y attend le moins, et dont les débuts affichent leur arbitraire, même si, comme le dit le narrateur de « Dahmer » : « Tout récit, aussi sordide soit-il, a nécessairement une genèse qui lui est propre. » Le lecteur a ainsi l'impression de lire tout autre chose qu'une fiction, au sens traditionnel du terme, mais – et ce n'est pas le moindre des mérites de l'auteur – c'est pourtant bien un récit cohérent qui se construit, une histoire qui prend forme au fil des lignes. Tous ces textes assemblés constituent un ensemble remarquable,

audacieux et troublant. Si Jaffe prend le parti de nous bousculer dans nos habitudes de lecture, c'est aussi pour mettre en valeur la démarche subversive qui sous-tend le recueil. On l'aura compris : la critique que Jaffe adresse à l'Amérique est, au-delà de la satire culturelle, fondamentalement idéologique et politique. Pour l'auteur, en effet, ce goût marqué pour la violence n'est pas sans rapport avec l'histoire de la nation et une politique étrangère souvent agressive. Comment peut-on, demande Jaffe, se donner bonne conscience en se délectant du spectacle du mal incarné par un assassin qui a tué une dizaine de personnes et en même temps, soutenir une politique interventionniste qui provoque des dizaines de milliers de morts ? C'est le sens de la présence, dans ce recueil, de la caricature impitoyable de Henry Kissinger, conseiller du président Nixon, homme d'État respecté, prix Nobel de la paix, et digne, selon Jaffe, de figurer parmi les tueurs en série les plus notoires des États-Unis.

15 Serial Killers présente tous les ingrédients capables de glacer d'effroi le lecteur le plus endurci. Mais alors, peut-on légitimement se demander en quoi ces récits se distinguent-ils des films, émissions de télé, dossiers et articles de la presse à sensation dont ils se veulent, tout au moins en partie, la critique acerbe ? Tout d'abord, Jaffe ne se donne pas pour but de distraire son lecteur, mais de provoquer en lui un sentiment de malaise, pour l'amener à s'interroger sur ces dérives culturelles et commerciales. Pour lui, on ne peut pas à la fois dire sa répulsion devant l'horreur, diaboliser l'assassin et, en même temps, se repaître du spectacle du sang, des brutalités sexuelles, des perversions les plus abominables. Or, c'est cette trouble fascination que les médias entretiennent soigneusement et que la culture de consommation exploite sans le moindre scrupule. *15 Serial Killers* est donc un ouvrage censé faire réfléchir sur l'implication du grand public qui, pour reprendre une expression de Jaffe lui-même, « bouffe du *serial killer* à tous les repas », et la responsabilité des médias qui, dans le même mouvement,

fabriquent et exploitent la célébrité des tueurs sans jamais s'interroger sur les problèmes éthiques et moraux que pose cette exploitation de l'iconographie du mal.

Ici, autre différence essentielle, l'horreur est assénée sans la mise en scène du récit à sensation qui ne se fixe pour horizon que de tirer parti des peurs et des fantasmes. Ce qui frappe, dans les scènes de meurtres de ces docufictions, c'est le silence : seuls les actes sont décrits dans toute leur horreur, geste après geste, avec une froideur clinique. La victime, pour ainsi dire, est absente du récit en tant qu'être humain : son corps est torturé, avili, démembré, mais sa douleur n'est jamais évoquée. Le corps détruit est réduit au statut d'objet, de chose, entre les mains du tueur. Cette évacuation de l'humain, véritable dépersonnalisation, rendue encore plus évidente par le fait que la victime n'accède pas au statut de personnage, remplit plusieurs fonctions : elle souligne le caractère proprement *inhumain* du spectacle auquel nous assistons, et surtout elle élimine le pathos (il ne s'agit pas, rappelons-le, d'émouvoir, mais de scandaliser), s'oppose à tout sensationnalisme et à toute lecture sadique puisque la victime n'est pas vue comme corps en souffrance, implorant son bourreau.

Il reste qu'il y a quelque chose d'implacable dans ces textes de Harold Jaffe. Et c'est vrai qu'il nous force à regarder en face une réalité que beaucoup d'entre nous préféreraient ne pas voir. C'est vrai qu'il appelle à un déplacement de la frontière entre le Bien et le Mal qui va à l'encontre de certaines habitudes. C'est précisément pour cela qu'il convient d'entrer dans le monde de l'horreur les yeux bien ouverts et avec la distance critique à laquelle l'auteur nous invite, pour que le choc, inévitable, soit non pas traumatisant, mais salutaire.

François Happe
Professeur de littérature américaine,
université d'Orléans